



LADY MAGMA

ENTRETIEN AVEC OONA DOHERTY

La création du spectacle *Lady Magma* a vécu plusieurs rebondissements...

Oona Doherty : La période de la pandémie a forcé une pause dans le travail. Cette suspension, plus qu'un arrêt, m'a permis de repenser la forme, de la simplifier notamment en termes de scénographie. J'ai ressenti l'envie de présenter la pièce non plus dans l'enceinte du théâtre, mais en extérieur. Le décor et les costumes initialement inspirés des années 1970 ont disparu, l'esthétique est devenue moins contextuelle, mais plus primaire et proche d'un état de nature. Ce qui est en parfaite relation avec le cloître de la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon que le Festival d'Avignon nous propose pour *Lady Magma*. Il y aura cinq danseuses sur scène mais en réalité ce sont dix femmes qui sont engagées dans le projet en cas de reprise de rôle. Une des choses également fondamentales qui a eu lieu en 2019 et aujourd'hui, et donc dans le temps de la pandémie, est que plusieurs d'entre elles sont devenues mères, certaines pour la première fois. Le Festival d'Avignon signe nos retrouvailles en tant que danseuses et mères. Cette dimension est particulièrement symbolique pour nous toutes qui portons un spectacle sur le féminin. Le début du spectacle consiste en un exercice physique très intérieur qui amène à faire une expérience émotionnelle, chez les danseuses comme pour les spectateurs je l'espère, et cet exercice s'apparente à certaines méthodes proposées aux femmes enceintes ou après l'accouchement. Afin que l'expérience soit la plus physique possible pour le spectateur, je ne veux pas de la relation scène-salle habituelle qui crée trop de distance entre les performeuses et le public, je souhaite au contraire que les spectateurs et spectatrices soient en demi-cercle autour des danseuses, au plus près d'elles afin de percevoir leurs souffles, et afin qu'ils entrent en connexion avec l'intimité des corps. J'aime l'idée que les premiers rangs soient assis par terre, sur l'herbe. J'imagine que le public du Festival d'Avignon, qui est très participatif, osera le faire.

Le travail physique que vous demandez à vos danseuses est comparable à celui d'une quête intérieure mais aussi d'une quête filiale.

En effet, la simple introduction du spectacle, qui consiste pour les danseuses en une longue série de contractions et de relâchements du périnée, développe une action presque invisible à l'œil du spectateur, un tremblement infime qui grandit au fur et à mesure. Ces actions physiques initient pour toutes une quête symbolique : faire vivre en elles et par elles les générations de femmes qui ont vécu, avant elles, leur lignée de sang. Il s'agit pour les danseuses, à travers chaque larme et crispation de leurs visages, de se mettre en quête des vibrations de leurs mères, de leurs grands-mères et ancêtres féminins. Chaque micromouvement de leur corps est en quelque sorte le vecteur de leurs mémoires et de leurs histoires. De ces mouvements infiniment petits naissent peu à peu des postures proches du grandiose, qui assimilent ces femmes à des quasi-divinités. C'est pour cela que je souhaite que le public soit si proche, c'est permettre l'accès à des choses presque invisibles. Les places de chacun dans l'espace multiplieront les perceptions du spectacle et peut-être que le public souhaitera revenir voir un autre soir et d'un autre endroit le spectacle, pour ressentir autrement les choses.

Pouvez-vous revenir sur le rapport au dehors ? Le ciel au-dessus de vous et de nous ne permet-il pas d'explorer d'autres sensations ou encore de vous rapprocher, dans la filiation, de figures comme les Bacchantes ou de courants comme la culture hippie ?

Présenter *Lady Magma* en extérieur permet d'explorer un autre rapport que celui du théâtre traditionnel qui ne se prête pas tout à fait à l'énergie et au symbolisme de ce travail. La pleine nature, les bois par exemple, ou même un amphithéâtre antique sont les environnements idéaux. Ils offrent à la danse une dimension épique et rapprochent ces cinq femmes des Bacchantes antiques. Le travail est conçu pour être dansé à l'extérieur, au plus proche de la nature, puisque c'est aussi ce que nous explorons dans le fond, la vibration intérieure en fusion avec notre environnement et ce que nous sommes intrinsèquement : pleinement des femmes. J'aime jouer sur le trouble que provoque le côté cérémoniel d'une pièce. Ici, je place les spectateurs en voyeurs en même temps qu'en participants directs du rituel auquel ils sont, d'une certaine manière, invités. Avant l'entrée dans le cloître, le personnage de

Negroni offre un prologue à la pièce et un verre aux spectateurs. Du nom de ce cocktail italien à la couleur sombre et à l'odeur sucrée, la figure féminine de Negroni oscille entre le gourou d'un culte inspiré des années 1970 et un coach de vie au micro-cravate à la mode depuis les années 1980. Le rituel commence là, avec le discours dans le bar et les fonctions cognitives des spectateurs qui sont déjà un peu altérées par l'alcool. Ce que je souhaite faire émerger à travers ces références de cérémonies collectives, qu'il s'agisse des danses bacchantes ou des cultes des gourous des années hippies, c'est une sensation d'expérience partagée au temps présent du spectacle. C'est ce que je demande aux danseuses de Lady Magma, qu'elles creusent et offrent une sincérité qui soit palpable, et que cette recherche devienne contagieuse... Que chacun à sa manière tente de s'immiscer dans les interstices les plus intimes du souffle et du corps. Peut-être même que le public se sentira assez en confiance pour se laisser guider par les gestes des danseuses et les rejoindre. C'est une éventualité vers laquelle je penche, même si nos rituels contemporains invitent au contraire à l'invisibilité et au silence dans nos salles pour laisser le sacré sur la scène, loin des gradins.

Votre pièce interroge-t-elle une vision féministe du rapport au féminin ?

En éliminant l'esthétique des années 1970, je souhaite réancrer la question de l'identité féminine dans le monde contemporain, et pas seulement la teinter des expériences des féministes de ces années, qui par ailleurs n'ont pas été assez entendues et ont commis des erreurs, la pensée n'étant pas très inclusive à l'époque. Contextualiser cette danse primitive dans les années de libération féministe aurait alors été redondant, et mon parti pris a été de revenir à une scénographie et à des costumes plus proches de notre époque et du quotidien des danseuses. Il ne s'agit pas de surexposer le questionnement féministe à tout prix, mais au contraire d'en faire une quête intime et sincère. La vraie question féministe avec Lady Magma est celle de créer l'opportunité pour les danseuses devenues mères de partir en tournée avec leur famille, et non d'en être séparées parfois pendant plusieurs mois, comme dans la majorité des productions. Évidemment, cela a un coût. Nous avons la chance d'avoir la possibilité de le faire avec le Festival d'Avignon, et c'est un combat que je souhaite mener. Le fait d'être devenues mères et de danser Lady Magma n'est pas anodin, la question de la féminité est centrale dans la pièce, et a fortiori, tout comme nos corps de danseuses, notre rapport au féminin a subi une transformation. La lignée de sang a été prolongée par un petit être en plus, il ne s'agit plus seulement de danser pour nos mères, grand-mères et ancêtres, mais aussi pour nos filles. Sur la question des influences des années 1970, il est important de mentionner que David Holmes et moi avons travaillé une matière sonore qui s'inspire du spectacle Dionysos in '69 du Performance Group conçu en 1968 à New York, proposition qui modifiait radicalement à l'époque la relation entre le spectacle et son spectateur. Avec Dionysos in '69, Richard Schechner créait une cérémonie festive pour libérer les émotions fondamentales des spectateurs, un procédé qui était aussi exploré par le Living Theatre. À ces sons, nous avons associé de la musique psychédélique, des inspirations dark sci-fi., pour créer une identité. Lady Magma tente bien des expériences de création chaotique comme lorsque ma chorégraphie s'inspire, par moments, des techniques de Jackson Pollock qui jetait la matière picturale sur une toile posée au sol, souvent pieds nus et ivre, d'ailleurs. L'énergie se déverse pour envahir celles et ceux qui regardent, de la façon la plus simple et sincère possible. C'est aussi pour libérer cet esprit festif que je propose de boire un verre de Negroni à l'entrée dans le cloître, afin que l'ivresse soit célébrée, pas nécessairement l'ivresse due à l'alcool mais plutôt le fait que les fonctions cognitives soient plus malléables, ouvertes à l'expérience émotionnelle et collective. Je souhaite créer un rapport d'empathie entre les danseuses et le public mais aussi au sein du public même.

Propos recueillis par Moïra Dalant